

Jeux de piste

Aurore Jacob

12309 signes

9 feuillets

A peine un morceau de ciel. A peine un fragment que l'on voudrait turquoise, mais qui reste définitivement gris. On le devine plutôt que l'on ne le voit ce ciel. On le sent peser sur nos épaules. Il a précisément le poids d'un ciel gris-jaune.

Notre histoire se situe sous ce ciel irréel, dans un espace géographique plutôt étendu, bien que chacun ne soit à l'étroit ou, plus exactement, que chacun n'ait la sensation d'être un peu oppressé. Un espace plutôt vaste et domestiqué. Plutôt goudronné. Bétonné.

Urbain.

Au détour d'une rue, on peut apercevoir quelques arbres déplumés. Des arbres parqués dans des enclos et que des gardiens enferment la nuit pour éviter qu'ils ne se sauvent pendant que les habitants dorment. Car cet espace est habité et il arrive, parfois, que ceux qui peuplent cette étendue apprivoisée, pour ne pas dire asservie, ne sombrent dans un sommeil souvent agité, dont la présence de rêve reste plus qu'incertaine, pour ne pas dire exceptionnelle.

Une grande ville européenne sans doute, une capitale peut-être. La ville n'a pas vraiment d'importance. Elle pourrait être une autre mais, pour simplifier, nous pourrions dire que nous nous situons à

Paris.

Dix-sept heures trente-huit. Les habitants de la ville sont électriques. Des grouillements de pas désordonnés se hâtent vers la prochaine bouche de métro. Eviter l'orage à tout prix. Au prix d'écraser les autres et leurs pieds. Surtension, altercations régulières, rares excuses. Engouffrements chaotiques. Chacun se presse et tout le monde se déteste. Une routine rituelle renforcée par la menace d'un ciel au bord du déchirement.

Court-circuit, notre regard est happé par une femme à rebours. Hors du rythme, hors de la ritournelle du monde, elle ne respecte pas les règles. Elle est en dehors du bourdonnement de la ville, juste à côté. A contretemps elle file sur le trottoir, les yeux accrochés au macadam. Elle se fond dans les murs. Elle s'enfonce dans les façades, s'incruste dans la pierre. Elle ne joue pas des coudes pour se frayer un espace vital. Elle ne se soucie pas de la pluie qui ne va pas tarder à s'abattre. Plus qu'une question de minutes.

Les passants montrent les dents, ils se précipitent les uns contre les autres, se mordent. Ils ont peur d'être emportés par un nouveau déluge, peur de se noyer ou de fondre sous les gouttes.

Ils la bousculent, elle est transparente.

Elle ne réagit pas, comme si personne ne la heurtait, que rien ne la touchait. La femme poursuit son chemin tranquillement de bâtiments en immeubles, sans but particulier. Sa trajectoire complexe se décompose en multiples arrachements. D'un renforcement de porche à un poteau, la femme avance à couvert,

une robe grise un peu trop portée en guise de camouflage.

Ou nous pouvons dire, plus exactement, après un examen attentif de son parcours, qu'elle se dirige avec un détachement calculé vers une destination secrète mais précise. Elle veut donner l'impression d'une désorientation. Arrêt d'un instant pour nous tromper, pour faire semblant et nous engluer dans les apparences de sa perte.

Un tout petit arrêt esquissé, l'espace d'une hésitation. Elle joue à celle qui cherche son chemin, puis reprise de sa marche avant un nouvel arrêt qui se profile déjà. Elle veut nous égarer.

Ou elle ne veut rien. Elle s'arrête. Aucune intention volontaire, aucun plan pour dérouter l'observateur. Elle avance d'instinct vers son objectif par une succession de fragments de chemin. Des petits bouts de trajectoire juxtaposés comme une multitude d'étapes nécessaires. Reprendre un instant son souffle avant de replonger dans le tumulte de la rue. Quoique l'agitation se soit apaisée au fur et à mesure que le ciel s'obscurcissait.

Un passant encore à découvert s'agite sous le joug de l'averse imminente. Un homme cravaté, plus décidé et plus brusque que la moyenne. Il renverse la femme en gris sans s'en émouvoir ou sans s'en apercevoir. Il parle seul en gesticulant, l'oreillette douillettement accrochée à un pavillon qui l'avantagerait certainement s'il participait au Vendée Globe. Il ne s'est pas retourné, encore moins excusé. Il continue de prodiguer généreusement ses pronostics boursiers à la rue désertée, tout en pourchassant un taxi à grand renfort d'injures et de signes tribaux

explicites qui parasitent ses conseils financiers. Il continue, imperturbable, comme si elle n'existait pas.

– Vous pourriez faire attention.

Les mots sont restés suspendus à ses lèvres, avant le grand saut, avant que la parole ne se détache de sa bouche pour se fixer irrémédiablement dans l'air, entre eux. Il l'aurait regardée, sans doute. Il l'aurait vue. Des yeux poissonniers qui se seraient baladés sur son corps. Elle doit rester sur ses gardes, éviter tout esclandre.

Ne pas faire de vagues, éviter d'attirer les regards. Elle ravale ses mots, les enfonce tout au fond de sa gorge, déglutit, les digère. Elle doit oublier la colère qui lui brûle la bouche, la gorge, l'estomac. Elle doit oublier ce sentiment, l'anesthésier comme le reste.

Elle est invisible aux yeux du cravaté qui s'est fait happer par un taxi et s'éloigne rapidement. C'est parfait. Juste ce qu'elle désirait. Elle a réussi à s'effacer.

La femme ramasse ses affaires, se relève. Ne pas s'énerver, ne pas réagir, ne pas lever la tête. Tout est parfait, exactement comme dans ses souhaits. Continuer sa marche, fixer les pavés comme si sa vie en dépendait, parce que sa vie en dépend, ou presque, et surtout garder l'échine courbée pour ne pas révéler son visage à la beauté étrange. Elle connaît son pouvoir et se méfie de ses traits, les cache sous des cheveux qui pendouillent plus qu'ils n'encadrent son visage. Faire attention à ne pas se défigurer à outrance. La laideur aussi est remarquable. Elle attire d'autres prédateurs, pires peut-être. Avancer comme une ombre pour passer inaperçue dans la rue, jusqu'à son refuge. Ne provoquer aucun intérêt, ne pas accrocher

l'attention, glisser sans bruit dans la ville, pour s'y fondre, s'y intégrer, faire partie des murs et surtout se faire oublier. Elle a calqué sa nouvelle existence sur cette loi, elle l'a appliquée à chaque molécule de sa personne et l'a érigée en commandement absolu. Passer inaperçue est une question de survie.

Mais nous l'avons remarquée et nous ne sommes pas les seuls.

Un homme a emboîté le pas de la femme. On aimerait se tromper, on aimerait invoquer le hasard des chemins. L'homme est loin derrière. Pour le moment il ne représente aucune menace. On aimerait qu'il tourne maintenant, qu'il rebrousse chemin. Il la suit indubitablement. On aimerait qu'il la laisse rentrer sans encombre, où qu'elle aille. L'homme a gagné du terrain mais reste trop loin pour que nous puissions le décrire. La femme frissonne. On aimerait intervenir, mais nous ne sommes ici qu'un observateur sans substance, une conscience immatérielle.

L'homme s'arrête et ramasse quelque chose d'indiscernable. Une pièce de monnaie sans doute ou, pourquoi pas, un billet. Il glisse le billet dans sa poche. Il ressemble à ces hommes flous dont on oublie systématiquement le prénom, ces hommes si passe-partout qu'ils en sont louches. Une chemise légère sur un jean. Banal. Rien pour fixer une image tangible dans le cerveau. Il possède aussi bien le profil du prince charmant que celui du tueur en série.

Un détail peut-être. Maintenant qu'il est plus proche, nous pouvons noter un léger boitillement à la jambe gauche. Rien de

spectaculaire, une infirmité à peine discernable que seul un regard aiguisé comme le nôtre peut déceler. Un boitillement qui, nous l'espérons, l'empêchera de rattraper notre femme. Parce qu'il faut bien admettre qu'elle nous appartient un peu.

On l'a extraite de la foule, alors qu'elle n'était rien de particulier, et encore moins une personne à part entière. On l'a révélée à vos yeux, sortie de l'anonymat. Alors, on pourrait dire qu'on est désormais intime, en quelque sorte. On pourrait dire que l'on aurait comme accouché d'elle.

La femme a légèrement accéléré. A peine. Elle est poussée en avant par les yeux de l'homme qui la suit. Le duvet de ses bras s'est dressé, pourtant elle se croit seule. Elle ne s'est pas aperçue de son changement d'allure, elle n'a pas remarqué ses poils hérissés. A peine une angoisse. Légère. Une peur quasiment imperceptible. Elle est habituée. Elle ne se retourne plus. Presque plus. Une fois de temps en temps, à peine, comme un réflexe. Mais plus comme avant, avec cette certitude d'être traquée. Elle devient raisonnable, reprend le contrôle. Tout doucement.

Elle doit penser que la menace vient du ciel. Un regard aux nuages qui s'étire en une marée jaunâtre. Une lame de fond risque de soulever les cieux pour se déverser sur terre. Elle ignore la véritable nature du danger.

Les yeux de l'homme scrute la nuque de la femme. Un cou délicat qu'il entr'aperçoit entre deux mèches. Il aime les cous des femmes et particulièrement celui-ci. Il a envie de l'embrasser, de le lécher,

de le goûter et peut-être de le mordre. Il force sur sa jambe boiteuse, hâte ses pas pour rejoindre la femme. Elle le distancie toujours, elle est trop loin, avance trop vite à cause de l'orage qui ne se retiendra plus très longtemps.

L'atmosphère est chargée, on ploie sous l'air vicié. Une haleine de désert, de tempête de sable. Plus un souffle de vent.

Elle va disparaître sans qu'il n'ait pu remonter à sa hauteur.

– Mademoiselle. S'il vous plait, mademoiselle.

On l'interpelle. Un homme qui l'interpelle, elle. Il s'agit forcément d'elle. Personne d'autres dans les rues.

Ils sont tous calfeutrés au fond de leurs appartements. Tous bien heureux d'échapper à l'averse qu'ils attendent avec une impatience malsaine. Ils pensent à ceux qui n'ont pas eu leur prévoyance, qui n'ont pas su s'imposer dans la foule pour se réfugier et devront attendre dans une bouche de métro, sous l'auvent d'un magasin, dans l'embrasure d'une entrée ou sous un arbre. Ils ne devraient pas rester sous un arbre pendant l'orage, c'est inconscient. Ils pensent à ceux qui seront trempés. Les bienheureux se réjouissent d'être à leur place. Mais surtout ils se réjouissent que les autres soient à la leur. Chacun sa place.

– Mademoiselle, attendez s'il vous plaît.

Il ne lui plaît pas. Elle l'ignore. Feint de l'ignorer.

Elle ne l'entend pas. Il l'appelle, plus fort. Ce n'est pas son genre d'interpeler des gens dans la rue. Il a peur de se faire remarquer. Ne jamais sortir du rang. Il n'aborde jamais les inconnus et encore moins les femmes, elles le paralysent. Mais cette fois c'est différent.

Peut-être qu'elle lui plaît vraiment, peut-être qu'il est tombé amoureux à cause d'un fragment de nuque.

Il crie presque.

Ne pas montrer qu'elle s'enfuit. Son hurlement l'a terrifié. Elle court à moitié, un pas sur deux seulement. Un hurlement bestial. Ne pas montrer sa terreur. Elle a une bombe lacrymogène dans son sac, elle saura se défendre cette fois.

Le ciel s'effondre sur leurs carcasses.

Il doit absolument lui parler. Il accélère, trottine comme il peut en claudicant d'une jambe sur l'autre.

Pourquoi il la poursuit, pourquoi cela tombe sur elle, à nouveau.

Elle court complètement.

Et cette pluie qui le handicape davantage, comme si sa jambe folle ne suffisait pas. Il s'étale sur le sol.

Le semer, elle doit le semer. Elle traverse la chaussée détrempée.

Lui parler, il se redresse. Il doit absolument lui parler. Une question de vie ou de mort.

La route est glissante. Elle court. La buée sur ses lunettes l'empêche de voir.

– Attention.

Il crie encore une fois.

Une voiture dérape et embarque la femme sous ses roues. Elle ne l'a pas entendu.

L'homme laisse choir le petit carnet rose qu'il a ramassé. Ce n'était ni une pièce, ni un billet. Il s'est ouvert sur la première page.

Comme par hasard.

Mais nous ne sommes pas dupe de ce subterfuge, nous savons tous que le hasard n'existe pas en littérature. Nous nous approchons du carnet de celle qui gît désormais sur la chaussée, pour faciliter notre lecture. La pluie a effacé une bonne partie du texte, pour ne pas dire sa quasi-totalité. Mais, en nous penchant bien, en plissant les yeux pour mieux déchiffrer les signes qui s'étalent en tâches bleutées, nous arrivons à décrypter : « Comment surmonter sa peur quand on a été violé. »

Dix-huit heures cinquante et une, fin de l'averse. Les nuages sont emportés ailleurs.